

H. TAINE

PAR

ÉMILE BOUTMY

Extrait des *Annales de l'école libre des sciences politiques.*
livraison du 15 avril 1893 (FÉLIX ALCAN, éditeur, Paris.)

T 7 A 47



HIPPOLYTE TAINE.

Une grande intelligence et un grand cœur viennent de s'éteindre ; une haute conscience de penseur et d'écrivain a cessé d'être en action et en exemple.

Après le déchirement d'une si cruelle perte, comment se défendre d'être un peu lâche ? On voudrait ne pas quitter l'abri du silence, s'enfermer en soi et laisser remonter lentement du passé de chers souvenirs. On craint, en les rappelant trop vite, en les rapprochant pour les exposer au jour, de trop concentrer des émotions qui font mal. Et en même temps on s'en veut d'avance de la platitude inévitable de toute nécrologie, de la banalité de l'éloge, du froid de la notice et du jugement. Cela ressemble si peu à ce qu'on éprouve ; c'est si loin de la noble image qu'on voudrait faire revivre. On sent l'infirmité du langage humain : on est sûr de trop peu et de mal dire, de ne pas trouver les mots pour le juste et complet témoignage qu'on aspire à rendre.

Il faut pourtant se vaincre et parler. Je jette ici, sous une forme improvisée, quelques idées que j'aurais voulu mûrir davantage. Je ne puis plus ni mieux, en ce moment, pressé de m'acquitter, non envers une grande mémoire qui n'a pas besoin de moi, mais envers la jeunesse à qui ces Annales sont destinées. La piété à l'égard des illustres morts est une des forces morales qu'il importe le plus de cultiver, dans les générations qui ont encore à se faire une idée de la patrie et du monde, de la science et de la vie.

Le devoir ici est d'autant plus particulier et plus étroit que Taine a été un des fondateurs de cette École, le plus ancien confident de la pensée d'où elle est sortie. Après la guerre et la défaite, c'est dans la douleur et l'humiliation profondément françaises de ce noble esprit que nous avons d'abord trouvé intérêt, accueil et encouragement pour la chimère qui nous hantait. Il ne se contenta pas d'approuver; il voulut agir. C'est chez lui que se tinrent les premières réunions où le rêve prit corps, où les adhésions décisives qui devaient entraîner d'autres furent acquises à l'œuvre de relèvement que nous méditions. La fondation accomplie, Taine devint un des administrateurs de l'École et le resta jusqu'à sa mort. A aucun moment, pendant cette longue période de vingt et un ans, son appui ne nous fit défaut. Dans nos séances, il ne se prononçait pas volontiers; il interrogeait, demandait des explications; il nous obligeait par là à nous mieux rendre compte de nos fins et de nos moyens. Ses questions, posées avec suite et méthode, faisaient peu à peu la lumière et valaient des conseils. Ses conseils, quand il lui arrivait d'en donner, portaient sur les vues maîtresses qui sont le point de départ de l'action : l'action une fois engagée, il ne s'appliquait qu'à soutenir l'homme chargé de l'exécution, à lui donner confiance; il évitait de le troubler par des objections de détail. Jamais esprit nourri de contemplations n'eut un sentiment plus vif des nécessités d'une œuvre pratique. Jusqu'à la fin, sa présence a été pour nous un réconfort, ses avis une lumière, l'accord où nous nous sentions avec lui notre sécurité.

I

Taine se survit par une œuvre considérable qui ne le représente pas tout entier. Il la dépassait par sa curiosité universelle, par nombre de compétences très solides qu'il ne jugeait pas assez bien assises pour en faire directement usage. Que d'espaces il avait sondés ou au moins reconnus autour de ceux qu'il a mis en culture ! De là venait ce reflux incessant d'idées et de termes de comparaison, cette richesse dans les suggestions et les hypothèses, cette largeur dans les vues d'ensemble qui forment le caractère commun de tous ses écrits. A se borner aux livres publiés, quelle œuvre que celle où figurent ensemble presque toutes les grandes époques, depuis l'antiquité jusqu'à la période contemporaine, presque tous les pays dirigeants depuis la Grèce et Rome, jusqu'à la France, l'Italie, l'Angleterre, les Pays-Bas; presque tous les genres, philosophie, politique, histoire, critique littéraire, critique d'art, notes de voyage, etc. !

Une philosophie pénètre cette œuvre et en fait l'unité. C'est la loi de l'esprit humain de changer périodiquement les points d'appui de ses constructions spéculatives. Toute philosophie, en tant que plan est donc éphémère. Elle ne dure qu'aussi longtemps qu'elle sert, et la période où elle est de service est limitée. Un système a atteint sa plus haute valeur, d'abord quand il est à un moment donné le meilleur moyen d'ordonner l'ensemble des notions acquises, puis quand il fournit un bon cadre de recherches, une méthode efficace de découvertes. Sa carrière est close, quand ces mérites faiblissent. Il se survit alors par des éléments détachés, dont plusieurs entrent dans l'acquis définitif de l'esprit humain et sont parfois d'un prix immense. A ce titre, la philosophie de Taine a rencontré une rare fortune. La machine à penser et à raisonner qu'il avait construite est celle dont deux générations de suite se sont servies; pendant quarante ans, toutes les idées dominantes ont porté la même marque d'origine, la sienne. La troisième génération commence à tenter d'autres voies. Mais que de conceptions capitales elle emporte encore avec elle qui lui viennent du grand initiateur, sans qu'elle se doute qu'elle les lui doit ! Ces conceptions sont entrées dans le patrimoine commun; l'étiquette s'en est détachée en quelque sorte. Le premier triomphe du penseur, c'est l'anonymat de ses idées; sa gloire, pour être durable, doit d'abord se voiler. Dans un demi-siècle, quand on aura assez avancé pour embrasser, en se retournant, une profonde perspective, la critique remontera du regard jusqu'au sommet d'où la source a jailli. La grandeur et le prestige qui ne sont jamais que prêtés pour un temps à une doctrine déterminée, ceindront de nouveau la figure de l'homme et lui feront une place mémorable dans l'histoire du progrès de la pensée humaine.

II

Il faut définir d'un peu plus près cette philosophie. Taine était par goût un psychologue; il était par nature d'esprit un logicien; il avait une tête de savant. Tout se ramène là. Psychologue, le spectacle de l'âme humaine l'a toujours attiré, captivé, entraîné; il l'a aimée, cette âme, avec passion; il en a montré avec âpreté les bassesses, les misères et les souillures; il l'a glorifiée dans ses sublimités et dénoncée dans ses défaillances. Il l'a analysée avec une curiosité sans cesse renaissante. Il l'a cherchée partout et à travers tout et ne s'est au fond intéressé qu'à elle. La philosophie, la politique, la religion, l'histoire, la littérature n'ont été pour Taine que des études auxiliaires

destinées à éclairer ou à contre-éprouver sa psychologie. Son histoire de la littérature anglaise est moins ce qu'indique son titre qu'une analyse de l'âme et de l'esprit anglais à travers les siècles. On a essayé récemment de rendre l'autonomie à ces provinces, inféodées par Taine à sa science de prédilection. D'abord on a réclamé en faveur des individualités supérieures; on a entendu que les grands hommes soient non seulement des effets et des expressions concentrés de ce qui les entoure, mais des causes et des premiers moteurs de ce qui les suit. En second lieu, on a voulu que les littératures, par exemple, aient leur évolution distincte, indépendamment de la société qui les inspire, et que les genres littéraires se résolvent et se fondent l'un dans l'autre suivant des lois propres. De même pour les systèmes de philosophie, les formes de gouvernement, les styles d'art. Taine n'a jamais contesté aucune de ces allégations. La vérité est, qu'ainsi entendue, l'étude de la littérature, de l'histoire, de la politique, de l'art, le laissait à peu près indifférent. Isolés les uns des autres et tous séparés de l'âme historique qui en fait l'unité, ces grands départements de la pensée et de l'action lui semblaient appauvris et rétrécis. Il ne s'y intéressait pas ou n'y goûtait qu'un plaisir de curieux, du moment qu'on lui fermait la haute perspective qui les lui faisait voir d'ensemble et embrasser comme un tout vivant.

Taine psychologue a été qualifié de matérialiste. Dans une œuvre immense, on trouve toujours des phrases qu'on peut découper, citer à l'appui d'une affirmation quelconque, qui tomberait misérablement si quelqu'un faisait reparaître le contexte. Taine était convaincu que l'homme plonge par le bas dans la nature bestiale; qu'il en sort plus ou moins comme une statue de sa gangue de marbre brut, mais qu'il n'en est pas, qu'il n'en sera jamais entièrement dégagé. Il a exprimé cette idée avec des mots d'une rudesse loyalement voulue, il l'a rendue sensible par des comparaisons parfois un peu offensives, que provoquait sans doute la pruderie irritante d'un certain spiritualisme; il a pu ainsi prêter à l'équivoque. Mais il ne faut pas s'y tromper. Oui, certes, il ne voyait pas la plante humaine autrement que le pied dans le sol, toute vie lui venant par ses racines, les eaux du ciel même prenant cette voie pour la nourrir. Après tout, c'est la seule manière dont on ait vu jamais une plante croître et s'épanouir.

Mais quel homme a mieux connu, a regardé avec plus d'intérêt, a respiré plus délicieusement les fleurs spirituelles qui perlent sur cette tige? Quel plaisir il goûtait à voir les sucres grossiers, les sels épais puisés dans la terre, monter en s'épurant, se transformer en essences subtiles, verdir dans la feuille, se concentrer en couleurs et en parfums dans les corolles odorantes! Tout ce qu'il y a de plus éclatant,

tout ce qu'il y a de plus délicat dans la frondaison et la floraison de l'âme humaine a-t-il jamais été observé avec une volupté spirituelle plus intense? Qui ne se rappelle l'adorable article sur la princesse de Clèves? Mais la preuve la plus concluante, c'est à coup sûr l'accent dont il a parlé de la religion, du protestantisme d'abord, dans l'histoire de la littérature anglaise, puis de l'Église catholique, dans l'étude magistrale de 1891. Un matérialiste pur n'aurait pas trouvé ces mots et ce ton. Nous ne ferons certes pas de Taine un spiritualiste; sa loyauté s'en fût défendue; d'autre part, nous n'hésiterons pas à dire qu'il n'a jamais existé un idéaliste plus déterminé, nullement mystique sans doute, sensualiste déclaré par ses points de départ, mais, si l'on en juge par le cours habituel de ses pensées, les prédilections de sa curiosité, les objets de son admiration et de son culte intérieur, aussi éloigné qu'on peut l'être des caractères et des tendances que nous avons coutume d'attribuer au matérialisme.

III

Taine a été aussi un logicien. Il a été un logicien à outrance. Il n'a épargné aucune des entités métaphysiques régnantes, substance, causes, forces, personne spirituelle. Il a commencé par en faire table rase. La plupart des intelligences ne peuvent se passer de ces dessous consistants, il les leur faut pour servir de supports aux attributs, de points d'attache pour les rapports entre les choses. L'esprit de Taine n'en éprouvait à aucun degré le besoin. Ayant purgé de ces chimères sa conception de l'univers, il n'y laissait subsister que des phénomènes, des événements, et, entre ces événements, des relations de dépendance où il voyait la seule matière de toute science positive. Il se mouvait à l'aise dans ce qui paraissait à d'autres un monde de fantômes. C'est à cela qu'il ramenait la métaphysique. Car on l'a traité à tort de positiviste. Taine n'a jamais renoncé à la recherche des premiers principes, à une explication scientifique de l'Univers. Jusque dans ses dernières semaines, il agitait dans son esprit une hypothèse mécanique sur la constitution de la matière et la nature des corps. Au début et de tout temps, il a rêvé de résoudre le jeu complexe des lois en la simplicité de propositions de moins en moins nombreuses et de s'acheminer ainsi vers l'axiome unique et premier, moteur et clef du monde. Il avait donc une métaphysique. Mais elle n'était pour lui qu'un prolongement de la physique et de la logique; elle se réduisait à des dépendances entre les mouvements et à des identités de plus en plus étendues entre les idées. Pareillement, dans

l'homme, la terrible analyse qui avait fait évanouir le moi substantiel, ne laissait à la place qu'un écoulement de phénomènes plus ou moins rapides ou retardés. Là aussi, Taine n'estimait solide et scientifique que la connaissance des rapports. Sa psychologie, purifiée d'êtres de raison, affectait les formes, employait les procédés d'une physique et d'une logique.

La dialectique était une des vocations intellectuelles de Taine ; la capacité de logicien une de ses facultés maîtresses. Il aimait d'amour la *preuve*. Il y excellait ; il s'y délectait. D'abord et à l'origine, il pratiquait surtout la méthode déductive, celle du mathématicien et du géomètre ; il rapprochait et enchaînait des abstractions. Plus tard, il se voua avec prédilection et exclusion à la méthode expérimentale ; il dressait des tables de présence et de carence ; il dégagait des inductions et des inférences... C'était toujours la *preuve*. En psychologie, en histoire, personne n'a poussé plus loin l'art de trier les faits, d'en distinguer la qualité, d'en fixer la signification, puis de les classer et de les répartir, de les relier après les avoir divisés, de les graduer, de les aligner en séries ou de les distribuer en larges ensembles. Tout cela, c'est la préparation et comme l'appareil de la démonstration. Quant à la démonstration elle-même, elle est toujours d'une précision absolue dans le vocabulaire, d'une lucidité extrême dans les propositions, d'une concaténation invincible dans le raisonnement. Pas une maille faible ou manquante dans cette étoffe d'une texture impeccable. Les livres de Taine n'auraient pas la valeur de fond qui les rend immortels, qu'ils devraient subsister comme des exemplaires de la dialectique parfaite. *Scribitur ad probandum* pourrait être l'épigraphe de toute son œuvre.

Sans doute, un appareil aux formes si arrêtées, aux angles si nets ne se prête pas à ce qu'il peut y avoir parfois d'indécis, d'indéfini et à compléter dans les choses humaines. L'être lui obéit ; le devenir lui échappe en partie. Souvent l'appareil n'aura pas de prise sur une réalité fuyante ; d'autres fois, il la saisira trop violemment, et c'est de force qu'elle entrera dans son moule. Taine était le premier à reconnaître que sa méthode ne s'applique pas impunément à tout. Le péril, qu'il voyait clairement, était que la complexité naturelle en sortit trop simplifiée, que les évolutions n'eussent pas leur pleine carrière, que les matières en dissolution donnassent trop vite leur précipité et leur cristal. Il a lui-même décrit magistralement, en parlant de Sainte-Beuve, une autre méthode plus souple, plus discursive, mais dont il serait vain d'attendre des éléments pour les larges constructions spéculatives que la première rend possibles : chacune a ses mérites dont elle paie la rançon. Ce que la méthode de Taine lui a

donné et nous donne par lui, c'est, sur toutes les parties qui forment des masses dans le tableau de l'histoire et de la science, un établissement, une possession, une maîtrise que rien ne pourra ébranler et, sur tous les alentours, des perspectives étonnamment profondes.

Ce logicien abondait en vues générales. Des vues générales sont le point de départ et la fin de toutes ses spéculations. Mais, par une évolution caractéristique, la langue idéologique lui était devenue de plus en plus suspecte ; elle lui faisait l'effet d'une langue algébrique, moins la précision de l'algèbre. En psychologie, en histoire, en politique, une suite un peu longue de propositions abstraites lui causaient une sorte de malaise, comme si on l'eût tenu trop longtemps en l'air et loin du sol ferme. Il avait un besoin impatient de les retraduire en langage concret, d'accompagner chaque idée d'une sensation, de l'éclairer par une de ces comparaisons lumineuses, admirablement tenues jusqu'au bout et rigoureusement parallèles dont il avait le secret, de la confirmer par une file serrée de petits faits où il mettait de la couleur et de la vie. Il croyait n'être pas sûr d'être compris ou de se bien entendre lui-même, tant qu'il n'avait pas saisi les sens et intéressé l'imagination en même temps que l'intelligence.

De là ce style qui n'est qu'à lui. Sous une riche diversité, sous une décoration changeante, la structure en est invariable et rigide. Le lecteur en reçoit une impression singulière, il a comme l'hallucination de voir monter autour de lui les murs d'une prison dialectique. D'abord une suite de blocs réguliers exactement alignés. C'est le théorème sous forme abstraite par lequel s'ouvre l'alinéa. Sur cette première assise, l'auteur entasse une épaisseur énorme de petits matériaux nuancés qu'il noie, mélange, relie, comprime dans un moule puissant avec un mortier indestructible. Ce sont les petits faits particuliers et sensibles. A cette masse hétérogène, il donne la consistance, la densité, la solidité d'un mur romain. A la crête, une autre ligne de superbes blocs équarris reproduit le bandeau d'en bas, masque définitivement l'horizon. C'est le théorème qui reparait en conclusion, revêtu des magnificences d'une image qui a parfois l'ampleur d'une allégorie. La clôture logique monte ainsi sur les quatre côtés, massive, compacte, d'avance séculaire, sans une ouverture sur le dehors, sans une fissure dans l'appareil présageant une ruine partielle ou une déhiscence. Le lecteur contemple ; un moment encore, il sait qu'il sera enfermé pour jamais ; mais il est comme fasciné par ce travail fait largement et d'une main si sûre ; il en veut voir la fin ; il en ressent la fatigue, qui n'atteint pas le robuste architecte ; il demeure là immobile, déjà captif, et quand la dernière issue est close, il s'oublie encore à admirer tant d'art et de magie.

IV

Taine n'était pas seulement un raisonneur puissant. Il avait la vision d'un peintre et l'imagination d'un poète. Si ce don et cette vocation ne lui ont pas été comptés au même degré que les autres, c'est que l'artiste qu'il était s'astreignait à ne travailler que sur la commande du psychologue et dans les cadres fournis par le logicien. Un paysage exquis comme celui de la Champagne, qui ouvre l'*Essai sur La Fontaine*, un tableau puissant comme celui de la Hollande, en tête de la *Philosophie de l'art dans les Pays-Bas*, ne sont pas là de leur droit d'œuvres d'art réussies. L'écrivain ne se les permet que parce qu'ils servent à prouver quelque chose, à expliquer le caractère d'un individu ou d'un peuple. A y bien regarder néanmoins, on distingue un courant d'images qui circule, abondant et caché, sous la bande unie et serrée de la démonstration. L'image affleure çà et là, se trahit dans un mot abstrait par un reste de couleur, dans la phrase par une métaphore étroitement condensée; elle se déploie à la fin de l'argument en une comparaison plus ample qui le traduit par les sens. La poésie est là comme une nappe souterraine prête à sourdre par toutes les fissures. Ce n'est que par exception que la source s'étale un peu largement, mais alors avec quelle splendeur sombre, quel bleu intense d'eau profonde! Je ne connais aucun poème plus émouvant que les premières pages de l'article sur S^t Odile. C'est orphique et homérique, épique et lyrique. Par instants, on croit entendre un écho du Centaure de Maurice de Guérin; mais non, le centaure n'est qu'à une génération de distance de l'homme. Taine remonte plus loin et plus haut; il recule jusqu'à l'âge minéral, il se fait contemporain de la jeunesse du granit et du porphyre. Ce n'est pas l'hymne à Demeter; c'est plutôt l'hymne à Cybèle. Le poète célèbre les deux grands luminaires du monde; il chante la naissance des monts, des fleuves et enfin des arbres. Il sent descendre en lui la paix de ces créatures éternellement impassibles ou patientes. Il les reconnaît pour ses pères et ses frères. « Ici, dit-il, l'âme rentre aisément dans sa patrie primitive, dans l'assemblée silencieuse des grandes formes, dans le peuple des êtres qui ne pensent pas. » Aucun morceau ne mériterait mieux le beau nom d'Élévation sur les mystères, les grands et les réels, non pas les artificiels et les puérils; aucun ne témoigne d'une âme plus naturellement et plus profondément ouverte sur l'au-delà.

A l'égard des œuvres où l'homme occupe la scène, la poétique de

Taine contenait une antinomie singulière. Il ne faudrait pas moins qu'une étude approfondie de ses notes de travail, pendant la période de sa formation intellectuelle, pour discerner lequel des deux termes opposés est primitif ou acquis, don de nature ou produit de l'éducation. Nul n'a plus terriblement dénoncé l'insuffisance psychologique de l'esprit classique; nul n'était plus profondément pénétré de ce qu'il y a dans cet esprit de sain, d'élevé et de solide. De l'être humain, corps et âme, Taine voulait tout connaître, il entendait que tout fût représenté, parce qu'il estimait que tout s'y tient et s'y soutient. Circonstances physiques, morales, sociales, historiques, lumière qui baigne l'œil, atmosphère plus ou moins humide ou sèche, température moyenne et climat, longueur du circulus qui va de la sensation à l'action, intensité du besoin de mouvement, du besoin de réparation et de nourriture, fertilité du sol, degré de sécurité du corps social, facilité précoce ou tardive des communications, etc., mille causes concourent à déterminer le tour d'imagination, la façon de raisonner et de sentir, l'idée qu'on se fait du bonheur et du souverain bien. Ce sont autant de traits nécessaires, dont aucun ne peut être omis sans que la conception de l'être humain s'appauvrisse et s'obscurcisse. Taine ne croyait pas connaître un individu ou une société s'il n'avait pu se figurer l'homme au lit ou à table, au jeu ou au combat, à son rang dans une cérémonie, ou au repos dans sa maison. Il constituait ainsi par pièces l'image totale et vivante que le génie créateur du poète jette comme un bloc hors du moule qu'il a brisé.

Par une telle conception de l'homme, il rompait décidément avec notre xvii^e siècle. Une poésie où l'homme s'analyse et se *démontre* en quelque sorte, où il détache ses passions pour les faire voir et les remet en place comme les ressorts d'une horloge, devait, quelle que fût la perfection de la forme, lui paraître un peu artificielle. Elle ne lui offrait d'ailleurs qu'un seul type, un type convenu, toujours le même; elle ne le promenait pas parmi ces cent figures qui nous font voir dans l'œuvre de Shakespeare toute une humanité et y rassemblent dix siècles. Taine ne s'écarterait pas moins en un sens de notre xviii^e siècle. Le penseur qui a fait de la sensation une hallucination par chance véridique, de la raison humaine une rencontre heureuse, un « acquis » laborieux et toujours menacé, une sorte d'oasis cernée de tous côtés par les insulations d'un désert torride, ne pouvait accepter la poétique d'une époque qui croyait que l'homme est naturellement bon et sensé et qu'il a la raison et la vertu à la portée de la main. A deux titres donc il était l'opposé d'un classique. Mais qui ne sait, d'autre part, combien il était hostile à l'impressionnisme, au décadentisme, à toutes les esthétiques qui négligent de connaître et dédaignent

de pénétrer le fonds général, permanent et solide de l'homme et de la nature, qui se complaisent et se glorifient dans le contingent, le fugitif et l'individuel? Tout le livre sur l'Idéal dans l'art, tout l'admirable article sur Édouard Bertin sont la profession de foi d'un conservateur déterminé, le manifeste d'un classique intransigeant.

Le style de Taine porte la trace de la même riche et féconde contradiction. L'écrivain a le goût de traits drus, redoublés, multipliés, il aime les tons vigoureux, les reliefs rapprochés, il dédaigne les teintes neutres, les intervalles vides, les repos fréquemment ménagés. Le résultat est quelque chose de plein, dense, soutenu, qui fait bloc. D'autre part, chacun de ces traits est étonnamment précis et distinct, chacun est à sa place dans la gradation; tout l'ensemble est *construit*; rien n'en est laissé au hasard; tout y est réglé, composé, ordonné avec une rigueur extraordinaire. Le génie de Taine m'a souvent fait penser à sa forêt natale, à une forêt immense et foisonnante qu'un ingénieur aurait enclose, aménagée en coupes réglées, où il aurait tracé au cordeau tout un réseau de larges voies de circulation. Pénétrez un peu avant dans le taillis, vous retrouverez la végétation de la forêt primitive; la futaie est magnifique, la verdure abondante, les branches s'entrelacent; il y a des sous-bois profonds, des fuites devant le regard. Mais cette exubérance de vie est exactement cantonnée et renfermée dans des massifs réguliers. Entre ces massifs, témoins de l'originelle fécondité du sol, les routes s'allongent libres, la perspective est dégagée, le pied sûr, la direction infaillible. Taine avait une imagination germanique administrée et exploitée par une raison latine.

V

Dans la science politique, qu'il a abordée tard, il a rassemblé et maîtrisé plus de faits peut-être, et de plus variés, que dans tout le reste de son œuvre. La partie positive et d'information des *Origines de la France contemporaine* est en ce genre une sorte d'encyclopédie. Il faudra toujours s'y reporter, fût-ce même pour en tirer d'autres conclusions. Le volume sur l'Ancien régime est peut-être l'œuvre de psychologie historique la plus profonde, l'une des œuvres littéraires les plus amples et les plus grandioses que notre siècle ait produites. Les deux derniers chapitres publiés, l'Église et l'École, sont égaux à tout ce que Taine a écrit de plus pénétrant. On ne les lit pas sans une émotion presque tragique. Quel amour de la liberté de l'esprit, quel intérêt passionné pour les grands essors de l'âme respirent dans ces pages! Quelle logique impitoyable y chemine, enchaînant à chaque

pas de terribles conséquences! — On a trouvé des longueurs dans les volumes intermédiaires; le récit des désordres et des crimes s'y répète avec quelque monotomie. Taine avait sans doute ses raisons. Il croyait voir l'intelligence historique prisonnière et inerte dans l'obscurantisme d'un préjugé dévôt à l'égard de la Révolution française; il estimait que ce n'était pas trop du contact aigu de tous ces petits faits, défilant à l'infini et se formant ensuite en masses profondes, pour réveiller l'esprit public, troubler sa foi, inquiéter son parti pris, l'enhardir à poser de nouveau la question, l'obliger à changer son siège. Ajoutez que si un vent de colère fait parfois trembler la voix du narrateur, c'est toujours l'émotion du patriote et de l'honnête homme, jamais celle du partisan ou du sectaire; si ses conclusions sont très tranchées en un sens, elles ne jettent pas l'ombre d'une ombre sur la probité du penseur et le scrupule du savant. C'est pourquoi aucun livre, plus que cette grande œuvre sincère et passionnée, n'aura contribué à faire sortir la Révolution française de la phase religieuse et oratoire, où l'esprit de parti s'efforçait de l'attarder, et à la faire entrer dans la période positive et documentaire, où les contradicteurs de Taine seront forcés de le suivre.

Que retiendra l'avenir des appréciations et des conclusions de l'auteur? Je crois que toutes ses inductions sur les causes et les caractères profonds, sur la portée morale des événements seront conservées en substance, et qu'il y aura lieu de les compléter plutôt que de les modifier. La pénétrante analyse de l'esprit classique, par exemple, la psychologie du Jacobin, les jugements sur le principe, la génération et les effets de la terrible œuvre napoléonienne, ont conquis dans l'histoire une place qui ne leur sera plus retirée. C'est une contribution *définitive* à la science. Il faudra seulement compliquer un peu plus le jeu des forces que Taine n'a eu loisir ou goût de le faire, s'étant donné pour tâche de dégager deux ou trois moteurs principaux; il faudra faire intervenir et s'entrecroiser plus de causes secondaires, matérielles, occasionnelles: tradition de l'ancien régime, fortune de la guerre, embarras d'argent, nécessités politiques urgentes, et surtout vues pratiques d'hommes d'État, rendues méconnaissables par le jargon idéologique dont on se croyait obligé de les envelopper; ces hommes sont souvent les derniers qu'il faille croire sur les mobiles qui les ont déterminés. — Les théories politiques de Taine, par exemple le remarquable exposé du rôle dévolu à l'État, sont présentées parfois sous une forme absolue qui a donné lieu au reproche de raisonner, lui aussi, en *classique* et d'élaborer des règles pour un État abstrait, qui n'existe pas. Mais Taine, *je le sais*, n'entendait nullement récuser l'historien ni faire la loi au politique. Il voulait simplement indiquer

au second l'alignement qu'on ne devrait jamais franchir sans de fortes et valables raisons, la direction qu'il faut toujours tendre à regagner, autant, bien entendu, que le poids du passé et les nécessités du présent souffrent qu'on s'en rapproche. — Quant aux jugements sur les acteurs du drame, ils demanderont sans doute quelque atténuation, s'adouciront d'un peu de fatalisme. A aucune époque, en effet, la domination de l'*Inconscient* ne s'est exercée plus puissamment à travers les hommes, par des actes auxquels ils ne semblaient pas préparés, par des motifs dont leurs déclarations ne rendent pas compte.

En somme, cette œuvre capitale aura marqué, pour l'histoire contemporaine et la science politique, une halte et un nouveau départ. Taine a d'ailleurs peu joué de son commerce avec les coryphées de la Révolution. Dans le récit de la période de destruction, il a eu mainte occasion d'exercer son mépris de tout ce qui est vide, superficiel, violent, déclamatoire. Dans l'histoire de la période de reconstruction, il a apporté le dégoût de ce qui est médiocre, plat, purement formel, privé de l'esprit qui vivifie, sans horizon dans le temps et l'espace. Il faut bien avoir un parti pris; c'était là le sien. Il acceptait et même réclamait un État très fort et très armé en matière de police; au delà, il ne lui souffrait qu'un champ d'activité très restreint et revendiquait tout le reste pour l'individu. Il voulait l'homme debout, fier, entreprenant, intéressé à beaucoup de choses, capable de se ressaisir et de rebondir après un échec. Il abhorrait cette puissance anonyme qui prend peu à peu aux citoyens toute œuvre des mains, les déshabitude de la responsabilité et du risque, les supplée dans leurs devoirs, se charge de pratiquer en leur nom et à leurs frais les vertus dont elle les dispense, les désintéresse de tout et vide pour ainsi dire leur âme. Une nation formée de ces éléments neutres et desséchés lui faisait l'effet d'un corps dont les cellules dégonflées se sont aplaties et mortifiées. La perfection de structure des grands organes vitaux ne tient pas lieu de la vie, qui ne circule plus à travers ces tissus obstrués. Taine ne désespérait pas de l'y faire pénétrer de nouveau dans notre pays; mais la tâche était ardue; l'aridité, pensait-il, avait gagné bien avant. Dans ses jours d'optimisme, il voyait la France faisant effort pour se régénérer, se donnant, à cette fin, une loi libérale sur les associations, une faculté plus large de disposer de ses biens au moment de la mort, retrouvant ainsi l'occasion et le goût de ces fondations puissantes, respectées, autonomes par lesquelles l'homme dépasse l'horizon de sa courte vie et les limites de son infirmité individuelle. Il attendait beaucoup de ces groupes volontaires qui font, à côté de l'État, un bien dont les membres se rendent mieux compte et où chacun a conscience de prendre une part plus personnelle. Noble rêve où nous nous laissons

entraîner avec lui et que la génération qui nous suit voudra recueillir. A un dessaisissement étendu de l'État, nous ne faisons qu'une réserve. Dans notre société nivelée et pulvérisée, l'État est actuellement la seule expression de la patrie, le seul symbole visible d'une communauté historique glorieuse. Si l'on entreprend de diminuer cette grande figure, ce doit être sans raideur théorique, avec beaucoup de ménagements et de précautions, et en lui laissant toujours de quoi soutenir un haut personnage. Autrement, le patriotisme perdrait le dernier et seul centre de conscience par où il se saisit et se reconnaît.

VI

Faut-il enfin parler de l'homme? J'y ai plus de scrupule qu'un autre, étant du petit nombre de ceux auxquels il avait permis de le bien connaître. L'amitié a sa pudeur, mais elle se défend mal du désir de faire aimer ce qu'elle aime. Au reste, les sentiments mêmes de Taine suffiraient pour la détourner d'en trop dire. Curieux de tous les petits faits intimes par où l'âme se trahit mieux que par des actes accomplis au grand jour, il condamnait sans réserve les indiscretions de légèreté ou d'ostentation qui alimentent ce genre de documents. Certes, cette nature forte et simple, cette intelligence supérieure étaient exemptes de toute vaine susceptibilité. Mais il avait, sur le secret dû à la vie privée, des délicatesses de fond presque infinies qui étaient comme autant de points vulnérables, et ces délicatesses se tournaient en sévérités décidées, lorsqu'on les offensait d'une certaine manière. Taine reconnaissait au public les droits les plus étendus sur les œuvres que l'auteur lui-même livre à la discussion en les imprimant; il ne s'étonnait d'aucune critique, il n'était troublé que par la mauvaise foi. Pour le reste, il vivait retranché derrière un mur percé d'une seule porte étroite, par où ne passaient que quelques amis sûrs. Ce seuil franchi, on trouvait une âme d'une qualité rare: une vie toute unie, une simplicité de goûts absolue, un amour de l'ombre et du silence, un bonheur fait de tendresse pour les siens, de quelques affections viriles et d'un labeur incessant; une candeur presque juvénile, à côté de l'esprit le plus averti et le plus sagace, le plus nourri d'observations et d'expériences morales; une humilité qui commençait toujours par se récuser; une foi touchante, et sans doute excessive, dans la supériorité de l'homme spécial, du praticien; une sincérité parfaite envers soi-même, l'impatience de l'éloge, l'empressement à rechercher les objections qui pouvaient l'aider à voir plus clair et à dire plus juste. Lui-même se croyait tenu

de dire toute la vérité à ses amis sur leurs ouvrages ou leurs actes; il leur faisait le crédit de penser qu'ils sauraient l'entendre virilement. Personne n'a eu plus d'art pour l'exprimer en conscience et sans blesser; personne n'a usé plus à propos et plus bravement de cette franchise et n'a mieux servi par là ceux qu'il en honorait. Pour les indifférents et les médiocres, surtout quand il s'agissait d'œuvres d'imagination, il se permettait une courtoisie légère et uniforme qui ne trompait que les sots. Il s'attachait à un point unique qu'il pouvait louer sincèrement et n'en sortait point; c'était assez dire. Il avait d'ailleurs une indulgence et une bonne grâce de toutes les heures. Il n'était sévère que pour trois choses. L'indiscrétion, je viens de le dire, lui était odieuse; il avait un profond mépris pour les gens qui se servent de grands mots sans substance et de grandes phrases sans idées; enfin, s'il plaisantait volontiers, il ne pouvait souffrir rien qui ressemblât à l'immodestie des pensées et du langage.

Bien qu'il ne méconnût pas les grands dons et les grandes joies qui formaient son lot en ce monde, sa conception de la vie était plutôt sombre. Il a pu lui échapper de dire qu'il était un homme naturellement triste qui avait cherché un alibi dans la lumière des hautes spéculations pour se dérober au noir de ses pensées de fond. La vérité est qu'il avait été entraîné, poussé, porté vers son œuvre par des facultés puissantes de savant et d'écrivain, par une singulière passion d'apprendre, d'embrasser, d'êtreindre, d'expliquer, de persuader, de bien dire, qui impliquent après tout un certain optimisme. En tout cas, le pessimisme n'a jamais atteint la vaillance de ce sain et robuste esprit. Sans doute, la tristesse montait parfois à la surface, mais il savait au besoin la maîtriser et la gouverner. Rien n'était plus touchant que la manière dont il l'atténuait et la paraît pour parler aux jeunes gens. Il leur indiquait, par exemple, une étude à entreprendre, leur expliquait la méthode à suivre, leur faisait l'énumération et la critique des sources, leur montrait la place du sujet dans la science progressive. Il s'échauffait devant cette perspective et les renvoyait animés au travail, pleins d'un bel élan auquel — n'ayant voulu que le donner à d'autres — il finissait par se prendre lui-même. Ce triste était le plus encourageant des conseillers. Pour son usage à lui, il avait une sagesse moitié stoïcienne, moitié chrétienne. Au stoïcien, il prenait une haute conception de la loi universelle, l'acceptation de l'inévitable; il lui laissait l'orgueil. Du chrétien, il s'appropriait l'humilité, la simplicité, le dévouement. Du fonds humain général, et de sa propre nature, il tirait la bonté, la droiture, la sincérité et l'honneur.

Après un tel départ, le monde semble vide et morne à ceux qui ont eu le privilège d'une communauté de vie ou d'un commerce d'idées

avec un tel homme. Mais c'est à lui qu'il faut penser. Il faut se redire que s'il est mort trop tôt pour les siens et pour ses amis, s'il nous laisse à tous l'âme déchirée, il n'a pas quitté cette terre sans avoir accompli sa destinée de grand esprit. Sa renommée n'avait plus d'accroissement à attendre; il avait fourni plus que sa tâche d'homme. Son dernier ouvrage touchait à sa fin et cette brusque interruption ne fera qu'y ajouter le charme de ce je ne sais quoi d'inachevé, d'ouvert sur l'incertain et l'infini qui est le vrai couronnement de beauté des choses humaines. Il était las; il aspirait au repos; il a été doux envers la mort; elle lui a donné le silence et la paix.

ÉMILE BOUTMY.